
INTRODUCTION.

Tout le monde connaît les coquilles, ces demeures pierreuses et ambulantes des animaux les plus mous de la nature. De tout tems elles ont intéressé les hommes, soit sous le point de vue de l'utilité, soit sous celui de l'agrément. Il n'est personne qui, dans son enfance, n'ait joué avec un escargot, et machinalement admiré sa singulière conformation. Cependant la conchyliologie, c'est-à-dire la science qui les a pour objet, est une des moins avancées de l'histoire naturelle.

Quelques personnes se sont efforcées de faire considérer la conchyliologie comme la partie la plus futile de l'Histoire Naturelle; mais leur imputation ne prouve autre chose que leur ignorance de cette science. En effet, toute connaissance qui peut concourir à perfectionner l'esprit de l'homme et à multiplier

ses jouissances, n'est point à dédaigner aux yeux du philosophe, et certes, l'étude des coquillages ne manque pas d'intérêt sous ces deux rapports, ainsi qu'on le verra par la suite.

On ne trouve, dans les ouvrages qui nous restent des Grecs et des Latins, que des notions très-vages sur les coquilles, des traités où elles sont réunies de la manière la plus disparate, ou des méthodes ridicules, fondées sur des principes étrangers aux coquillages, comme les lieux qu'ils habitent, des propriétés qu'on leur avait découvertes, ou des qualités merveilleuses que le vulgaire attribuait à certains d'eux. Outre Aristote et Pline, qui ont parlé de très peu d'espèces, mais que l'on doit présumer en avoir connu davantage, par l'énumération de leurs différences extérieures qu'ils ont traitées avec assez de détail, il y eut plusieurs auteurs grecs et latins qui écrivirent sur les animaux testacés, et principalement sur leurs coquilles. Leurs ouvrages qui sont passés jusqu'à nous, ne nous doivent pas faire regretter ceux que le tems a dévorés, puisqu'il est vraisemblable

qu'ils ne renfermaient pas des notions plus étendues que ceux d'entre eux qui nous sont connus. Des siècles se sont écoulés avant que la recherche et l'étude des coquillages soient devenues une occupation sérieuse; il fallait auparavant que le goût du merveilleux fût détruit; que les autres parties de l'histoire naturelle plus faciles que celle-ci, ou qui montraient quelque apparence d'utilité moins éloignée, eussent été cultivées avec succès, et que le besoin de s'instruire eût fait entreprendre des voyages de long cours, et eût inspiré, peu à peu le goût des collections.

Les découvertes en histoire naturelle, comme dans les autres sciences, ne se font que lentement; mais avec combien plus de lenteur parvient-on à réunir leurs premiers élémens! Après des siècles d'inertie et d'ignorance, vint enfin celui qui vit naître les ouvrages de Gesner, de Jonston, de Rondelet, ceux d'Aldrovande, de Belon, de Vormius, et nombre d'autres auteurs estimables, qui joignirent les figures, plus ou moins exactes, des coquilles dont ils traitent, à leurs des-

criptions. Cette époque fut la naissance de la conchyliologie : on commença dès-lors à apercevoir l'analogie de quelques coquilles entre elles; on soupçonna que leur nombre devait être très considérable, et que leur observation était aussi digne de l'étude des philosophes que celle des autres parties de la nature qui avaient déjà été exploitées avec succès. Cependant, il faut le dire, le plan de leurs recherches n'avait pas encore été bien assis; c'est en vain que l'on s'attendrait à trouver dans les ouvrages de ces naturalistes, qui leur ont mérité l'admiration et la reconnaissance de leurs contemporains, comme ils méritent encore notre estime, les principes d'une méthode régulière, ou d'un moyen quelconque propre à distinguer les coquillages entre eux, d'après des caractères pris sur les coquilles mêmes.

Celui qui imagina le premier de diviser méthodiquement les coquilles d'après leurs formes extérieures, a plus fait pour les progrès de la conchyliologie, que tous ceux qui l'avaient précédé; et quelque défectueuse qu'ait été cette première tentative, c'est

d'elle cependant que doit dater tout ce qui a été exécuté dans ce genre après lui.

Jean-Daniel Major, professeur de médecine-pratique de l'Université de Keil, dans le duché de Holstein, qui enrichit de notes curieuses le Traité de la pourpre de Fabius Columna, osa le premier ouvrir cette carrière. Personne, à cette époque, n'avait de connaissances plus étendues sur cette partie de l'histoire naturelle, et ne sentait autant que lui l'utilité de ce travail, sur lequel il s'exprime de la manière suivante : *Ad laborem, inquam, hunc nemo auctorum, hucusque, quod sciam, efficaciam ulla se composuit; sed si omnes ites cogitare vellemus, quis tandem dissipatæ in mille lacunas doctrinæ ostracologicæ ferret auxilium, ad quam exornandam non minus, quam prædicandam magnalia dei cætera tenemur.* La méthode que cet auteur publia sur les coquilles, se trouve imprimée à la suite de son édition du Traité de la Pourpre. Keil, in-4°, 1675.

Cette méthode est distribuée en dix tables, dans lesquelles les coquilles sont rapportées d'après quelques-uns de leurs rapports. Mal-

gré les imperfections qui sont inséparables d'une première tentative, on y distingue, dans bien des cas, le discernement de son auteur ; on y rencontre, par intervalle, quelques observations assez délicates. Mais, comme Dargenville l'a très-bien observé, cette méthode était plus spéculative que pratique, et elle renferme plutôt le résultat des remarques que l'auteur avait faites sur les ouvrages de Fabius Columna, qu'une division systématique et générale de toutes les coquilles qui étaient déjà connues alors. Néanmoins son travail, quoique loin de la perfection dont il était susceptible, et qu'il espérait de lui donner un jour, ne laisse pas d'offrir quelques genres qui ont été employés, dans la suite, par les meilleurs systématiques ; et les défauts qu'on peut lui reprocher sont d'une nature à indiquer la pauvreté des collections qui se trouvaient à sa portée, plutôt que celles de son génie.

Peu de tems après Daniel Major, parut Martin Lister, médecin de la reine Anne d'Angleterre, dont la méthode, plus étendue que celle du naturaliste allemand, fit faire un

pas énorme à la conchyliologie. Cet auteur était situé plus avantageusement que le premier, et il sut tirer parti de cette heureuse circonstance. Au milieu d'une nation qui brillait déjà par l'étendue de son commerce et par ses liaisons avec toutes les parties du globe, il put embrasser, dans son ouvrage, un plus grand nombre d'objets, et joindre à la perfection de sa distribution méthodique, le mérite de l'universalité, qui est déjà si considérable, et celui des vues de détail et des séries qui en dépendent exclusivement. L'extrait suivant de sa méthode en donnera une idée.

Méthode de Lister.

LIVRE PREMIER. — Des Coquilles terrestres.

PARTIE PREMIÈRE. — Les Buccins et les Turbinées.

Deux Sections.

PARTIE SECONDE. — Les Limaçons nus.

LIVRE SECOND. — Les Turbinées et les Bivalves d'eau douce.

PARTIE PREMIÈRE. — Les Turbinées.

Trois Sections.

PARTIE SECONDE. Les Bivalves.

Trois Sections.

LIVRE TROISIÈME. — Les Bivalves marines.

PARTIE PREMIÈRE. — Les Bivalves à valves inégales.

Trois Sections avec des Subdivisions.

PARTIE SECONDE. — Les Bivalves à valves égales.

Dix Sections avec des Subdivisions.

PARTIE TROISIÈME. — Les Testacées multivalves.

Quatre Sections avec des Subdivisions.

LIVRE QUATRIÈME. — Les Testacées à une seule valve.

Seize Sections avec de nombreuses Subdivisions.

Les progrès que les autres parties de l'histoire naturelle, et notamment la botanique, acquéraient à cette même époque, accélérèrent ceux de la conchyliologie, et y contribuèrent en quelque sorte, puisque plusieurs méthodes appartiennent à des botanistes célèbres, qui appliquèrent à leur formation les principes

qu'ils avaient si heureusement employés à celle de leur méthode de botanique, et qui formèrent des divisions sur les diverses parties des coquillages, sur le nombre des valves dont ils sont composés, et sur leurs autres caractères les plus frappans.

Parmi les étrangers, Langius, Breynius, Gualteri, Klein, donnèrent successivement des méthodes plus complètes les unes que les autres; mais LINNÆUS, qui vint ensuite, l'emporta sur eux tous. On ne saurait disconvenir, dit Lamarck, qu'il ne soit le seul qui ait établi les fondemens d'une bonne classification de coquilles, et les vrais principes à suivre pour en déterminer les genres et les espèces. Cet illustre naturaliste qui, dans tous ses ouvrages, a laissé l'empreinte d'un génie supérieur, et qui a institué l'art utile d'exposer avec concision et avec une précision scrupuleuses, les caractères distinctifs des objets en histoire naturelle, n'a pas été moins utile à la conchyliologie, dans le peu qu'il a fait pour elle, qu'il ne l'a été dans les autres parties de la zoologie et dans la botanique. On peut dire qu'il a établi les vrais principes

qu'on doit suivre dans l'étude et la détermination des coquilles, et qu'il a posé les bases de cette intéressante partie de nos connaissances ; aussi Bruguière, un des modernes les plus profonds dans la connaissance des mollusques et autres vers, était-il si convaincu de la bonté des principes de classification que le célèbre Suédois a établis pour la distinction et la détermination des coquilles, qu'il les a scrupuleusement respectés : aussi Lamarck, qui, après avoir rendu son nom si recommandable parmi les botanistes par ses importans travaux, vient de s'annoncer comme le digne successeur de son ami Bruguière dans la connaissance des coquillages, en perfectionnant la méthode de Linnæus par des développemens que les progrès de la science nécessitaient, en doublant presque le nombre de ses genres, les a-t-il tous conservés. C'est la méthode de Linnæus, améliorée par Bruguière et par Lamarck, que l'on se propose de suivre ici, et le lecteur sera à portée d'apprécier sa supériorité.

Les Français, dans la conchyliologie comme dans presque toutes les autres sciences, avaient de beaucoup devancés les étrangers. Dès 1553,

Belon avait fait un traité sur les animaux aquatiques, parmi lesquels il comprend les coquillages. L'année suivante, Rondelet publia son Traité de l'histoire des poissons, à la suite duquel il est aussi question de coquilles. Ces deux ouvrages ont des figures en bois au-dessous des médiocres, et ne sont pas susceptibles d'être analysés. Il n'y a pas de méthode, mais seulement des descriptions d'espèces, la plupart habitantes de la Méditerranée.

Depuis cette époque jusqu'en 1742, il n'a été publié, par des auteurs français, que quelques Mémoires dans les Recueils de l'Académie des Sciences, ou à la suite d'autres ouvrages ; mais cette année, Gualteri fit paraître la méthode de Tournefort, dont il avait eu communication après la mort de ce célèbre botaniste, et Dargenville donna la première édition de sa Conchyliologie.

Ce dernier ouvrage, successivement perfectionné dans deux éditions, celle de 1757 et celle de 1780, fit époque, non à cause de la bonté de sa méthode, mais parce que ses familles sont naturelles et les gravures soignées. C'est encore cet ouvrage que les amateurs et

les marchands de coquilles emploient pour l'arrangement et la nomenclature de leurs cabinets. Comme on ne peut se dispenser de connaître cette méthode, on en va donner l'exposition.

PARTIE PREMIÈRE. — Les coquilles marines.

CLASSE PREMIÈRE. — *Les coquilles univalves.*

PREMIÈRE FAMILLE. Les coquilles appelées patelles ou lépas. — *Définition.* La patelle est une coquille univalve convexe, toujours attachée à quelque corps dur, dont le sommet est ou obtus, ou pointu, ou applati, ou recourbé, ou percé.

DEUXIÈME FAMILLE. Les coquilles plates, appelées oreilles-de-mer. — *Définition.* L'Oreille-de-mer est une coquille univalve, plate, ressemblant à l'oreille de l'homme, dont l'ouverture est une des plus grandes.

TROISIÈME FAMILLE. Les coquilles faites en tuyaux. — *Définition.* Le tuyau-de-mer est une coquille univalve, de figure oblongue, qui se termine en pointe, quelquefois un peu courbée, quelquefois droite.

QUATRIÈME FAMILLE. Les coquilles appelées

nautilus. — *Définition.* Le nautilus est une coquille univalve de forme ronde ou oblongue, mince ou épaisse, à oreilles ou sans oreilles, unie et quelquefois cannelée, imitant un vaisseau.

CINQUIÈME FAMILLE. Les limaçons à bouche ronde. — *Définition.* Le limaçon à bouche ronde est une coquille univalve ombiliquée, dont le sommet est applati, quelquefois élevé, et dont la robe est rayée, déchirée, cannelée, garnie de boutons ou bien unie, toujours la bouche ronde.

SIXIÈME FAMILLE. Les coquilles ou limaçons à bouche demi-ronde ou cintrée. — *Définition.* Le limaçon à bouche demi-ronde est une coquille univalve, dont le corps est ramassé, la bouche plate, garnie de dents, quelquefois sans dents du côté de la columelle. Il y en a dont le sommet est élevé, d'autres où il est très-applati.

SEPTIÈME FAMILLE. Les limaçons à bouche applatie. — *Définition.* Le limaçon à bouche applatie, est une coquille univalve dont la base est faite en cône, le sommet élevé, quelquefois applati, tout-à-fait plat, la

bouche à dents ou sans dents, ombiliquée, dont la couleur en dedans ressemble à celle des perles.

HUITIÈME FAMILLE. Les coquilles en trompe, appelées buccins. — *Définition.* Le buccin est une coquille univalve en forme de trompette, le ventre étendu, la bouche allongée, la queue longue et détachée du corps, quelquefois courte, avec un bec recourbé et une clavicle souvent élevée, quelquefois aplatie et par étages carrés.

NEUVIÈME FAMILLE. Les coquilles faites en vis. — *Définition.* La vis est une coquille univalve, dont la bouche est tantôt longue, large, aplatie, ronde, dentée, et tantôt sans dents, diminuant vers la base, quelquefois à oreilles, se terminant toujours en une longue pointe très aiguë.

DIXIÈME FAMILLE. Les coquilles faites en cornets ou volutes. — *Définition.* La volute ou cornet, est une coquille univalve qui a pris son nom de sa propre figure, dont la bouche est toujours allongée, le sommet élevé, souvent aplati, quelquefois couronné.

ONZIÈME FAMILLE. Les coquilles faites en rou-

leaux ou cylindres. — *Définition.* Le rouleau ou cylindre est une coquille univalve, nommé ainsi pour sa figure, dont la bouche est toujours allongée, le sommet est quelquefois détaché du corps par un cercle, ou est couronné; le fût est ou uni ou ridé.

DOUZIÈME FAMILLE. Les coquilles imitant le rocher. — *Définition.* Le rocher est une coquille univalve, garnie de pointes et de tubercules, avec un sommet chargé de piquans, quelquefois élevé, quelquefois aplati; la bouche toujours allongée, dentée ou édentée; la lèvre ailée, garnie de doigts, repliée, déchirée; le fût ridé, quelquefois uni.

TREIZIÈME FAMILLE. Les coquilles appelées pourpres. — *Définition.* La pourpre est une coquille univalve, découpée depuis le sommet jusqu'à la base, composée de tubercules, de stries, de boutons, de pointes, avec une bouche mince, presque ronde; quelques-uns ont leur base terminée en queue courte.

QUATORZIÈME FAMILLE. Les conques sphériques ou tonnes. — *Définition.* La conque sphé-

rique est une coquille univalve, ronde, en forme de tonneau, dont l'ouverture est très large; souvent avec des dents, quelquefois sans dents; un sommet peu garni de boutons, applati, et le fût ridé ou uni.

QUINZIÈME FAMILLE. Les conques appelées porcelaines. — *Définition.* La porcelaine est une coquille univalve, ainsi nommée à cause de sa longue fente, avec une bouche garnie de dents des deux côtés, de forme ronde, oblongues, quelquefois bossue, quelquefois terminée par des mamelons.

CLASSE SECONDE. — *Les coquilles de deux pièces, appelées bivalves.*

PREMIÈRE FAMILLE. Les huîtres. — *Définition.*

L'huître est une coquille bivalve, dont les pièces sont couvertes extérieurement de fange, et composées de plusieurs feuilles ou écailles. L'huître est unie, souvent couverte de pointes, de stries, de boutons et de cannelures; sa forme est plate, repliée, ronde, ayant la coquille inférieure plus élevée que la supérieure.

DEUXIÈME FAMILLE. Les comes. — *Définition.*

La came est une coquille bivalve, souvent

unie, quelquefois raboteuse, épineuse, dont les deux coquilles sont également élevées, et la bouche ouverte et béante.

TROISIÈME FAMILLE. Les moules. — *Définition.*

La moule est une coquille bivalve de forme longue, tantôt se terminant en pointe, tantôt ayant les extrémités égales; unie, rude, plate, élevée, quelquefois avec un bec.

QUATRIÈME FAMILLE. Les cœurs. — *Définition.*

Ces coquilles sont faites en forme de cœur, de forme ronde; élevées, cannelées, sans oreilles, garnies de pointes souvent en forme de tuiles creuses.

CINQUIÈME FAMILLE. Les peignes. — *Définition.*

Le peigne est une coquille bivalve, fermant exactement de tous côtés, et rayée en forme d'un peigne dont on se sert pour peigner les cheveux; elle est plate, élevée, garnie de deux oreilles, quelquefois d'une seule, quelquefois aussi sans oreilles.

SIXIÈME FAMILLE. Les manches-de-couteau.

— *Définition.* Le manche-de-couteau est une coquille bivalve, dont le corps est long,

ouvert par ses deux extrémités, quelquefois droit, souvent arqué.

CLASSE TROISIÈME. — *Les coquilles de plusieurs pièces, appelées multivalves ou polyvalves.*

PREMIÈRE FAMILLE. Les oursins ou boutons-de-mer. — *Définition.* L'Oursin-de-mer est une coquille multivalve, de forme ronde, ovale, à pans, irrégulière, quelquefois plate, armée de pointes, de boutons, quelquefois toute unie.

DEUXIÈME FAMILLE. Les vermisseaux-de-mer. — *Définition.* Les vermisseaux-de-mer sont des coquilles multivalves, faites comme des tuyaux, de forme ronde, ridés, courbés, droits et tortillés de plusieurs manières.

TROISIÈME FAMILLE. Les glands-de-mer. — *Définition.* Le gland-de-mer est une coquille multivalve, de la forme d'un gland, ayant douze lames, la bouche évasée, quelquefois rétrécie.

QUATRIÈME FAMILLE. Les pouce-pieds. — *Définition.* Les pouce-pieds sont des coquilles multivalves, plates, triangulaires, ayant plusieurs pièces terminées en pointes, atta-

chées à un pédicule, et remarquables par plusieurs filamens.

CINQUIÈME FAMILLE. Les conques anatifères. — *Définition.* La conque anatifère est une coquille multivalve, plate, triangulaire, composée de cinq pièces attachées à un long pédicule, avec quatorze filamens.

SIXIÈME FAMILLE. Les pholades. — *Définition.* La pholade est une coquille multivalve, oblongue, qui a deux ou cinq pièces; unie, raboteuse, faite en réseau, fermant exactement, quelquefois entr'ouverte en quelque endroit.

PARTIE SECONDE. — Les coquilles d'eau douce ou fluviatiles.

CLASSE PREMIÈRE. — *Les coquilles univalves.*

CLASSE SECONDE. — *Les coquilles bivalves.*

PARTIE TROISIÈME. — Les coquilles fossiles.

(Distribuées comme celles de la première partie.)

Les premiers auteurs qui ont travaillé sur les coquilles, avaient bien quelquefois mentionné les animaux qui les habitaient, mais au-

cun jusqu'à Linnæus, n'avait cherché à faire entrer leurs caractères dans la classification des coquilles. Ce dernier préjugea les grands avantages que la science pouvait retirer de leur connaissance; et malgré le peu de secours qu'il pouvait trouver, à cet égard, dans les ouvrages de ses prédécesseurs, il a toujours mis à la tête des caractères de ses genres, le nom du genre de l'animal qui en habitait les espèces.

Cependant, ce que Linnæus a fait n'était qu'une indication de ce qu'il fallait faire; c'était une de ces conceptions du génie qui devance les résultats de l'observation ou les préjuge.

Il était donné à un Français, à Adanson, de faire voir les grands avantages que la science devait retirer de l'étude des animaux qui habitent les coquilles; il l'a fait avec une telle supériorité, que son ouvrage a été, est, et sera toujours un guide, que les conchyliologistes seront dans la nécessité de consulter, dès qu'ils voudront mettre la main à la plume.

Après lui, Geoffroy, dans son *Traité des*

Coquilles des environs de Paris, a également rangé les coquilles d'après les caractères que fournissent les animaux qui les habitent; et on peut citer son ouvrage comme un modèle de précision et d'exactitude.

Ces deux savans ont fourni à la science, des matériaux solides, parce qu'ils n'ont écrit que ce qu'ils ont vu, et qu'ils savaient bien voir; mais un homme du plus grand mérite en zoologie, en voulant généraliser un travail semblable, c'est-à-dire en rangeant, par une méthode fondée sur les animaux, toutes les coquilles connues, s'est rendu blâmable, car il a réellement consacré des erreurs: on veut parler de Muller.

On va réunir à la suite les uns des autres des tableaux des méthodes de ces trois auteurs, et le tableau de classification des mollusques de Cuvier, établi sur les mêmes bases: on y joindra le Système de Linnæus, afin qu'on puisse le comparer à tous ses devanciers, et juger du point d'où sont partis Bruguière, Cuvier et Lamarck, nos illustres compatriotes. On évitera de le traduire, pour ne pas

affaiblir la force de ses expressions, et donner une idée du genre de style qu'il a adopté.

Linnæus, en adoptant la division des coquilles en coquilles multivalves, bivalves et univalves, qui avait été imaginée avant lui, a créé le premier des mots génériques simples, des définitions génériques concises, et des noms spécifiques appropriés à chaque coquille; il a tracé le premier des phrases caractéristiques, fondées sur les différences extérieures essentielles des coquilles; et en fixant la nomenclature de la science, en circonscrivant la valeur des mots techniques qu'il a mis en usage, en les appliquant à des différences réelles, mais négligées avant lui, il a rendu la distinction des espèces facile à ceux qui l'ont suivi, et les a mis sur la route qui devait perfectionner la conchyliologie.

Mais il y a encore loin de l'état où Linnæus a laissé cette science, à celui que l'on peut raisonnablement espérer de lui voir atteindre. On peut reprocher à cet étonnant génie, de n'avoir pas développé suffisamment sa propre méthode; d'avoir souvent dévié de ses principes dans l'établissement du caractère de ses

genres, et dans le classement de leurs espèces, d'avoir regardé comme espèces de simples variétés, et comme variétés des espèces. Ces défauts sont l'effet de la position où il s'est trouvé, et il ne se les est pas dissimulés lui-même; ainsi ils doivent lui être pardonnés, surtout quand on considère qu'il a, par ses nombreux ouvrages, prodigieusement avancé toutes les autres parties de l'histoire naturelle, qu'il n'y en a pas une qui ne lui ait autant ou plus d'obligation que la conchyliologie.

Méthode d'Adanson.

CLASSE PREMIÈRE. — Limaçons.

SECTION PREMIÈRE. — *Limaçons univalves.*

FAMILLE PREMIÈRE. Les limaçons univalves qui n'ont ni yeux ni cornes.

La gondole.

FAMILLE DEUXIÈME. Les limaçons univalves qui ont deux cornes et les yeux placés à leur racine et sur leur côté interne.

Le bulin.

Le coret.

Le piétin.

FAMILLE TROISIÈME. Les limaçons univalves

qui ont quatre cornes, dont les deux extérieures portent les yeux sur leur sommet.

Le limaçon.

L'ormier.

FAMILLE QUATRIÈME. Les limaçons univalves, qui ont deux cornes, et les yeux placés à leur racine, et sur le côté externe, ou par derrière.

Le lépas.

L'yet.

La vis.

FAMILLE CINQUIÈME. Les limaçons univalves, qui ont deux cornes, et les yeux posés un peu au-dessus de leur racine et sur leur côté externe.

La porcelaine.

Le pucelage.

Le mantelet.

SECTION SECONDE. — *Limaçons operculés.*

FAMILLE PREMIÈRE. Limaçons operculés, qui ont deux cornes avec un renflement, et qui portent les yeux ordinairement au-dessus de leur racine et à leur côté externe.

Le rouleau.

La pourpre (avec 7 divisions.)

Le buccin.

Le cerite.

FAMILLE DEUXIÈME. Les limaçons operculés, qui ont deux cornes sans renflement, et les yeux placés à leur racine et sur leur côté externe.

Le vermet.

La toupie.

La natic.

FAMILLE TROISIÈME. Les limaçons operculés, qui ont quatre cornes, dont les deux supérieures portent les yeux à leur sommet.

Le sabot.

La nérine.

CLASSE DEUXIÈME. — Les conques.

SECTION PREMIÈRE. — *Les conques bivalves.*

FAMILLE PREMIÈRE. Les conques bivalves, qui ont les deux lobes du manteau séparés dans tout leur contour.

L'huître.

FAMILLE DEUXIÈME. Les conques bivalves dont les deux lobes du manteau forment trois ouvertures sans aucun tuyau.

Le jataron.